

Sur la corde raide... entre la création et la direction Trois versions de la direction artistique

Micheline Tremblay

Number 61, March 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42425ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, M. (1991). Sur la corde raide... entre la création et la direction : trois versions de la direction artistique. *Liaison*, (61), 14–15.

Sur la corde raide...
entre la création et la direction

Trois versions de la direction artistique

par **Micheline Tremblay**

Au théâtre, on ne les voit pas. On applaudit plutôt les comédiens, on admire les décors, on apprécie les arrangements musicaux, on reconnaît les qualités de la mise en scène, mais la direction artistique... oubliée.

Les responsables de l'Association nationale des théâtres francophones hors Québec (ANTFHQ) ont eu la bonne idée de rassembler à une même table cinq directeurs artistiques provenant de différentes régions. Ce panel s'est tenu lors de la dernière assemblée générale de l'ANTFHQ au Théâtre du Nouvel-Ontario, à Sudbury, en décembre dernier. Voici un écho des propos tenus par les directeurs artistiques de l'Ontario français.

La désillusion de Michel Marc Bouchard

En prenant la parole, Michel Marc Bouchard, sur un ton amusé, déroule devant lui quelques mètres de papier continu... Il en a long à dire! D'abord dramaturge, Bouchard a tenté l'expérience de la direction artistique pendant deux ans au Théâtre du Trillium, à Ottawa. Expérience schizophrénique! Deux ans coincé entre ses aspirations d'auteur et les exigences de la direction artistique. La gestion est devenue au centre de sa création : il s'est obligé à créer en fonction d'un public, d'une salle particulière. Et il a dû comprimer ses rêves. Si, avant d'être confronté à la tâche, il définissait la direction artistique comme un lieu de recherche axé sur la création, il la voit maintenant comme une vocation. Et une vocation, c'est unique, absolu, intransigeant. Elle interdit l'investissement dans un double idéal. Or, c'est justement ce que Michel Marc Bouchard a tenté de réaliser : confronter ses rêves d'auteur avec la réalité de la direction artistique.

L'apprentissage fut difficile. Il s'est senti impuissant. Face à L'Atelier du Centre national des Arts qui offre une des meilleurs saisons de « théâtre à risque », le Trillium est condamné à l'excellence s'il veut maintenir sa place au soleil. Avec le peu de ressources disponibles, le défi est immense. Après avoir mis deux ans à comprendre la problématique, c'est la désillusion. Désillusion qui le mène jusqu'à remettre en question l'existence du Théâtre du Trillium. Le nœud du problème se situe, selon lui, dans la surabondance de théâtres dans la capitale fédérale. Bouchard ne veut pas jouer à l'autruche : le Trillium gère sa décroissance depuis trois ans. Devant ce constat, il n'hésite pas à se poser cette question fondamentale : si la communauté n'a pas besoin du Trillium, pourquoi le maintenir en vie?

Les conclusions incisives de Bouchard nous agressent. Constat d'échec ou provocation? De toute façon, la situation semble alarmante et le Trillium doit prendre l'ultimatum au sérieux. Acculé au pied du mur, le Trillium peut réévaluer ses fondements et ses objectifs et, de concert avec les autres théâtres francophones d'Ottawa, amorcer une réflexion sur leur rôle au sein de la communauté francophone d'Ottawa.

L'inquiétude de Robert Bellefeuille

La situation de Robert Bellefeuille diffère quelque peu. Lorsqu'il est arrivé au Théâtre de la Vieille 17, en 1979, la direction artistique était un travail collectif et, ce faisant, il lui était possible d'aménager assez bien son espace personnel, se permettant de mener parallèlement d'autres projets. Mais depuis qu'il en assume seul la responsabilité, soit depuis un peu plus d'un an, le dilemme se pose : la Vieille 17 peut-elle absorber ses envies de création?

Curieusement, en tant que directeur artistique, Bellefeuille se perçoit comme étant davantage passif, derrière la production et non devant. Auparavant, il créait les projets; maintenant, il les soutient. Ce changement de rôle lui donne l'impression d'être isolé en tant que créateur car les ressources et la relève sont très faibles en Ontario français.

Bellefeuille craint de nuire involontairement à sa troupe : la structure est fragile. Un mauvais spectacle et c'est l'effondrement. Tirailé par ses envies de créateur, s'il élabore un projet à risque, la Vieille 17 va-t-elle suivre?

Contrairement à Bouchard, Bellefeuille ne semble pas déçu de son expérience en tant que directeur artistique. Mais il laisse entendre que peut-être il aurait le goût d'aller vers un ailleurs... Après avoir donné une partie de ce qu'il est à la Vieille 17, après avoir partagé sa destinée pendant plus de onze ans, Robert Bellefeuille s'interroge : et s'il partait? Ce n'est pas sans inquiétude qu'il envisage cette éventualité.

La sérénité de Brigitte Haentjens

Sudbury n'est pas Ottawa. Michel Marc Bouchard ne pourrait s'y plaindre de la surabondance des théâtres. Par contre, la population y est moins sensibilisée aux produits culturels. Il faut donc créer des habitudes de consommation. Le défi est de taille; dès son arrivée au Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO), en tant que directrice artistique, en 1982, Brigitte Haentjens entreprend de le relever.

Elle veut construire des ponts entre le produit artistique et le public. À Sudbury, elle s'en rend vite compte, l'artistique doit s'enraciner dans le milieu. Pour l'appuyer, elle engage Paulette

**Tôt ou tard,
si le milieu
ne peut nourrir
leurs aspirations,
ils partent.**



Robert Bellefeuille :
une difficile interrogation.

Gagnon et, ensemble, elles relancent le « théâtre communautaire », spectacle annuel qui permet à la population de s'impliquer directement dans la production. Ce spectacle et tout le travail d'animation qui l'entoure, ont rendu le théâtre accessible au public : ils l'ont démocratisé. Le TNO est devenu un « foyer » où la population se sent chez elle.

Bâtir un public est important mais un autre objectif supplante le premier : favoriser le théâtre de création. À ce niveau, Brigitte Haentjens affirme n'avoir jamais fait de compromis même si elle sait que ce type de théâtre n'est pas toujours facile à absorber. Pour ses choix, elle se fie davantage à son émotivité qu'à sa raison et au fait que, selon elle, le geste artistique crée le besoin au niveau du public. Elle a confiance en son public; instinctivement, elle sait qu'il la suivra. Et il l'a suivie.

Au fil des ans cependant, elle hésitera à se lancer dans des projets d'envergure. Consciente des conséquences désastreuses que ses décisions pourraient avoir sur toute l'équipe, tout comme Bouchard et Bellefeuille, elle applique le frein.

En juin 1990, après huit ans, Brigitte Haentjens quitte le TNO. Pourquoi? Des raisons personnelles, sans doute. En œuvrant au TNO, elle a découvert sa propre démarche artistique et elle éprouve maintenant le besoin non plus de défendre les créateurs de l'Ontario français mais de se défendre elle-même. Et en découvrant sa démarche, une vérité éclate : le TNO ne peut plus absorber ses rêves de créatrice.

Trois témoignages, trois démarches, un même constat : Bouchard a quitté le Théâtre du Trillium, Bellefeuille s'interroge sur un éventuel départ et Haentjens

n'est plus au Théâtre du Nouvel-Ontario.

En écoutant les propos de ces directeurs artistiques, on retrouve un même cri : celui de l'artiste qui, une fois arrivé à maturité, ne trouve plus, dans son milieu, le défi de nouvelles aventures culturelles. Les projets prenant plus d'envergure, ils craignent que ne cède la structure et s'inquiètent des répercussions de leurs choix. Conclusion : ils oblitèrent leurs rêves. Or, la possibilité de réaliser un rêve artistique constitue le moteur de leur travail. Tôt ou tard, si le milieu ne peut nourrir leurs aspirations, ils partent. On peut s'en inquiéter ou on peut envisager ces départs plus sereinement. Comme le dit Brigitte Haentjens, après huit ou dix ans passés dans une même boîte, il est bon de passer le flambeau à quelqu'un d'autre, quelqu'un capable d'insuffler un autre souffle. La relève est là; qu'on lui cède la place!